

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel HARLES

Mer bretonne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 282-289

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## MER BRETONNE

### I

C'était le soir. — Un soir de printemps radieux avec de légers cris dans les airs, les gloussements plaintifs des mouettes blanches, où le frôlement des goélands rasant le satin des flots. Le soleil, dans un couchant bleu et rose, disparaissait là-bas, derrière la lande bretonne, réverbérait ses rayons contre la mer tranquille, la mer calme et silencieuse.

La côte était rude en cet endroit : des rochers gris couronnés d'algues vertes, où dormaient au dernier soleil, de gros scarabées noirs, tachetés d'or, entouraient la mer, paraissant la continuer ; et lorsqu'elle

était en furie, cette mer ardente, la crête de ses flots se confondait avec la crête des rochers du rivage, et les vagues furieuses, étreignant le dur granit du bord, brisaient là leur rage inassouvie.

Derrière les rochers, c'étaient, s'étendant à perte de vue, les bois de sapins, mêlant au parfum venu du large leur odeur particulière, acre et sauvage, et qui fait vaguement rêver. - Et, sur un rocher plus élevé que les autres, s'avançant dans la mer, le vieux château de Keradec, avec ses tours démantelées, ses créneaux tombant en ruine, dominait toute la contrée dans sa majestueuse décrépitude.

Une couronne de sapins l'entourait : le rocher sur lequel il était bâti tombait à pic dans la mer, tandis que du côté de la lande, s'éteignant par degrés, la colline en pente douce dégringolait avec ses vieux sapins noirâtres et ses ifs verts, parmi lesquels les bourgeons tendres de quelques hêtres jetaient une note gaie, par ci, par là, comme pour rompre la monotonie du paysage.

Et un peu plus au nord, planté sur les bords de la mer, le petit village de Keradec allumait dans le soir les toits rouges de ses maisons.

C'était vers la fin de cette chaude journée de printemps, dans le bois silencieux, sur lequel planait la brise tiède arrivant de la mer immense, que se promenait Jean le marin au bras de son Yvonne.

## II

C'était un beau gars que Jean ! (on ne le connaissait que sous ce nom à Keradec) fils de marin, lui-même intrépide matelot, il avait connu tout jeune les enivres de la mer. Comme tous ses compagnons, il avait appris à la dompter, lorsque dans sa colère, elle demandait à grands cris des victimes à la terre. Avec le lait de celle qui lui avait donné le jour, Jean avait

sucé l'amour de cette autre mère qui s'étendait là, à perte de vue dans un horizon sans limites, pour confondre au loin son bleu avec l'azur infini du ciel. Et il s'était donné à elle... « Oui, mer, je serai un de tes enfants ! »..... Qu'aurait-il fait ailleurs ? N'avait-il pas l'œil sûr et le bras souple ? que lui manquait-il pour faire un beau marin ? Du reste, il l'adorait la mer ! Soit que la brise du large lui apportant un vague parfum des flots lointains, elle mirât par un beau soir d'été la douceur de ses eaux dans la douceur du ciel ; soit que, changeante et troublée, avec des cris de bêtes et de grands élans fous, elle lançât avec fureur ses sanglots aux rochers du rivage ; oui, il l'aimait cette mer tour à tour caressante et cruelle.

Et de bonne heure, il était parti avec des camarades pour la pêche en Islande.....

Oh ! les longs mois d'hiver passés là-bas, dans cette île déserte, loin de la Patrie, loin des êtres chéris, avec le froid et souvent la faim pour compagnons.

Puis il était revenu au village. — Il avait revu Yvonne, elle aussi, fille de marin;... c'était une amie d'enfance, mais revue alors dans la candeur virginale de ses vingt ans, il s'était épris pour elle d'un profond et sincère amour.

Il avait demandé sa main, et le curé du village avait béni, avec des larmes dans les yeux, cette union heureuse, et les cloches de la vieille église, avaient joyeusement carillonné l'alleluia de l'hymen nouveau !

Et maintenant, depuis un mois qu'ils étaient mariés, Jean et Yvonne n'avaient connu que les joies douces de l'amour pur, simple et vrai, et au cours des promenades dans le bois, entre les grands sapins éflanqués sentant bon la résine, les beaux rêves s'élaboraient,

rêves d'ivresse à deux, rêves de bonheur éternel.....

« Cloches joyeuses chantez, chantez l'alleluia.

### III

Oui, ils seraient heureux, Yvonne et Jean ! — Bientôt Jean partirait pour aller à sa tâche, pour aller pêcher la morue ; lorsque le patron de la goëlette le ferait appeler, il ne se ferait pas attendre.... A vrai dire, il appréhendait bien un peu le jour du départ : c'était si court, cinq mois de vrai bonheur avec l'être aimé... mais enfin il fallait bien gagner sa vie, il fallait bien trouver de quoi nourrir Yvonne, et de quoi habiller l'enfant lorsqu'il serait venu !

Mais bast ! cinq, six mois en Islande, cela paraissait long, mais tout de même ils passeraient bien vite. — Alors Yvonne, pour ne pas rester seule, retournerait chez ses parents en attendant le retour de Jean.....

Elle penserait à lui, lorsque la mer serait en furie, elle prierait pour lui sainte Anne et sainte Marie, bien sûr qu'il reviendrait au printemps prochain !....

Alors Yvonne aurait un enfant. Quelle ivresse encore, lorsque Jean de retour caresserait sur ses genoux un mignon bébé rose, son fils, le fils de son Yvonne bien-aimée :... comme ils seraient heureux ! rien ne manquerait à leur bonheur.

Puis, les années suivantes, pendant les longs mois d'absence de Jean, Yvonne serait moins seule et trouverait le temps moins long, occupé à soigner son enfant, à le nourrir de sa tendresse et de son amour....

Oui, l'on serait heureux !....

Et quand, plus tard, après de nombreux séjours en Islande, Jean devenu vieux, ne pourrait plus suivre la pêche, — il resterait à Keradec auprès de sa famille, ayant amassé de quoi vivre tranquille et de couler heureusement sa vieillesse auprès de sa femme toujours tendrement aimée, et là, caressant ses fils, il leur

apprendrait à ne pas craindre la mer en furie, leur racontant ses exploits, il tâcherait de faire d'eux de bons et de solides marins, il la leur ferait aimer cette mer si bonne pour ses enfants malgré ses grands élans aveugles où elle couche tant de morts dans son ossuaire profond.....

Oui, alors se serait le bonheur, le vrai bonheur !

#### IV

Mais maintenant il fallait songer à partir, car Jean avait reçu une lettre du patron de la goëlette, la « *Marie-Jeanne* », l'avertissant de se rendre dès les premiers jours d'Octobre à Brest, d'où l'on ferait voile pour l'Islande.

Et les dernières feuilles des arbres étaient tombées dans une poussière d'or, tandis qu'à Keradec les sapins des bois jetaient toujours sur le gris du ciel leur note noire et mélancolique. Et Jean était parti.....

Oh! combien de larmes n'avait-elle pas versées, sur le port où elle avait voulu l'accompagner; que de sanglots étouffés pour paraître forte et courageuse, lorsqu'elle avait vu, par un frais matin d'octobre, clair et gai comme un jour de printemps, la goëlette s'éloigner rapidement... gagner le large.... puis... au loin.... disparaître....

Comme dans une vision mauvaise, elle avait cru voir tout son bonheur s'évanouir, s'effondrer... et depuis elle avait pleuré bien souvent. - Mais bast ! il reviendrait son Jean qu'elle attendait, il reviendrait ayant fait bonne pêche et le cœur plein d'affection qu'il n'avait pu épancher pendant le long hiver passé là-bas, dans les brouillards du nord.... Et puis, elle avait repris courage, elle avait espéré...

Et les jours s'étaient écoulés, tristes, un peu monotones aussi, mais pleins du souvenir du cher absent. - Et Yvonne avait connu les douces joies de la

maternité; les cloches de la vieille église de Keradec avaient sonné le joyeux Noël, réveillant les échos de l'alleluia du mariage de Jean. — Oh ! comme elle avait pensé à lui, dans ces jours de douleur et de joie tout à la fois, comme elle avait regretté qu'il ne tût pas là pour embrasser, le premier, leur enfant, leur rêve.... Et les journées passaient, passaient toujours mais pas assez vite au gré d'Yvonne. Souvent elle allait endormir son bébé dans ses bras en se promenant sur la grève, et alors elle pensait à celui qui allait bientôt revenir.

Comme elle priait, en proie à une sombre tristesse lorsque, noire et furieuse, la mer, la mer tourbillonnante amoncelait ses flots écumeux pour les jeter avec plus de force contre le rivage calme, pour étreindre plus puissamment les navires perdus, pour les engloutir dans son sein, comme elle pleurait alors, car elle savait que sur la côte d'Islande, ils sont fréquents les ouragans redoutables.....

Et le printemps était revenu, ramenant aux arbres leur frondaison verte, leur frondaison d'espérance....

Et avec le printemps, l'heure du retour s'avavançait.

Et maintenant, lorsque le gai soleil d'Avril étalait sur les vagues la longue traine lumineuse de son rayonnement, lorsque Yvonne, du rivage où elle promenait son bébé, entrevoyait au large de hautes voiles qui semblaient blondes dans cette atmosphère éblouissante, et qui passaient au loin comme envolées, - elle tressaillait d'allégresse, et l'espérance et l'enivrement du retour remplissaient son coeur d'une joie indicible.

## V

Enfin, on avait annoncé l'arrivée de la «*Marie-Jeanne* » - Et aussitôt Yvonne était partie pour Brest où la goëlette devait amarrer, elle était partie avec son enfant, pour que le premier, il pût embrasser son père

Et maintenant, sur le port, le long des quais où un long remous se faisait, femmes attendant leur mari, mères ou veuves attendant leurs enfants, Yvonne comme tous les autres fixait attentivement les yeux sur un petit point noir, tout petit, à l'horizon : c'était la « Marie-Jeanne ».

Il s'avancait à toutes voiles, grossissant, grossissant toujours, poussé par un bon vent du nord. On distinguait fort bien les hautes voiles semblables à des ailes ; il s'approchait... Après quelques heures d'attente, - oh ! combien longues pour ceux qui attendaient - on pouvait enfin lire sur l'arrière, écrits en lettres jaunes, ces mots : « Marie-Jeanne »....

La goëlette entrait en rade.

Yvonne, attendant anxieuse, ne vit rien ! - Une angoisse terrible l'avait saisie au coeur, lorsque cherchant à distinguer quelqu'un, elle n'avait pas vu son Jean, sur le pont du navire, lui faire des signes de bienvenue comme elle s'y attendait . . . . Pourquoi n'était-il pas là, avec les autres, agitant son chapeau ?....

Un flux de sang envahit son cerveau..... Et dans les étreintes et les embrassements du bord, tandis que chacun retrouvait et pressait sur son cœur un être cher, pour lequel il avait souvent tremblé, Yvonne, ne voyant pas accourir au devant d'elle celui qu'elle attendait, s'était senti défaillir, ses yeux s'étaient troublés.....

Vaguement, comme à travers un voile, et sans s'en rendre compte, elle avait vu deux marins se parler à voix basse en la regardant d'un air embarrassé, puis l'un d'eux s'approcher d'elle, hésiter, et enfin lui dire... « Perdu.... dans une tempête.... au secours d'une barque..... Islandais . . . . sombrer... »

Elle n'entendit rien . . . . . mais alors, posant délicatement au bord de l'eau son bébé rose, les traits contractés, la bouche écumante, les yeux livides, hagards, elle poussa un grand cri rauque, puis se mit à



courir le long du rivage avec de grands gestes éperdus,  
et des gémissements sauvages.....

VII

Elle était devenue folle !.....

GABRIEL HARLÈS.

Genève, Février 1901.